

s'agit des pets des enfants (*ti dés ria*) à l'école, et de l'interprétation qu'en font les Sintés. Le symbolisme culturel du corps humain a déjà été longuement étudié, l'accent étant mis sur les systèmes culturels auxquels le corps renvoie. Le corps en tant que système symbolique a été repris par la théorie féministe, qui analyse le corps non seulement culturel, mais aussi genré. Désormais, de nombreux écrits évoquent la signification symbolique du sang menstruel, ou de la semence éjaculée ou non, mais à ma connaissance, rien n'a été écrit sur l'excrétion ou les actes physiques similaires en tant que générateurs de frontières symboliques et culturelles. Un pet (*rial*) peut-il être perçu comme une action culturelle ?

Chercher le mot *pet* dans diverses encyclopédies allemandes et italiennes donne peu de résultats. Une seule définit le pet comme « l'émission bruyante de gaz intestinal depuis l'anus » (*Nuova Enciclopedia Universale* 1989 : 157). L'entrée n'étant pas plus approfondie, j'aimerais donner plus de détails sur les qualités subtiles de cette émanation qui n'est pas toujours bruyante. Cet article considère le pet comme l'expression cruciale d'une situation contrôlée culturellement par un enfant. Un pet est invisible, souvent odorant, parfois bruyant mais peut aussi être silencieux. Pour un Gadjo d'Europe centrale, le pet idéal (tout du moins lorsque son auteur n'est pas seul) est invisible, silencieux et inodore. Un pet a cependant des significations différentes pour les Sintés. Ils aiment plaisanter sur les circonstances amusantes des excréments humains, et les pets (*ti dés ria*) sont un de leurs sujets favoris. Par exemple, pour commenter la manière dont un Sinto parle ou bouge, ils pourraient dire : « ... et les pets lui sortant du derrière » (...*ti u ria pal vri*). Un commentaire de ce genre fait rire toute l'assemblée. Les flatulences sont cependant considérées comme une grande source de honte (*bari ladž*) et de gêne quand un Sinto adulte pète en présence d'autres Sintés. Mais pour eux un gaz n'est pas grossier lorsque son auteur est entouré de Gadjos, que le processus est invisible, et que le pet est silencieux et malodorant. Dans le contexte d'enfants à l'école, il faut s'intéresser aux distinctions sophistiquées (bien plus élaborées que celles que l'on peut trouver dans la plupart des encyclopédies) faites par les Sintés lorsqu'il est question de leurs enfants, de l'école et des fonctions physiologiques.

## Quelques réflexions sur les concepts éducatifs en anthropologie appliqués aux Sintés

Intéressons-nous maintenant aux Sintés *estraixaria* du Tyrol du Sud, en Italie. Ils appartiennent à un groupe de Sintés plus large, appelé les *Sinti tedeschi* (« Sintés allemands »), dont l'histoire s'est en grande partie déroulée dans des pays germanophones. En plus des *Sinti tedeschi* on trouve les *Sinti italiani* (« Sintés italiens »), dont le départ des zones germanophones est antérieur (Piasere 1989).

Le mouvement historique et nomade des Sintés *estraixaria* (le nom dérive de *Estraixo*, qui en romani signifie « Autriche ») a des origines avérées depuis au moins cent vingt ans. Nous ignorons encore depuis quand ils se nomment eux-mêmes Sintés *estraixaria*. Une hypothèse avance que ce nom est apparu aux alentours de 1918 lors de la désintégration de l'Empire austro-hongrois. Malgré les changements politiques de l'époque, les Sintés ont continué à voyager dans la région, suivant leur parcours nomadique de l'Autriche à l'Italie. Leur mode de vie nomade a changé après la Seconde Guerre mondiale : ils ont alors commencé à voyager dans un espace plus restreint. (Nous n'aborderons pas ici les autres raisons de l'évolution de leur mode de vie.) Il est important de noter que les Sintés ont des liens historiques avec l'Autriche et l'Italie.

Il existe un certain nombre de faits curieux au sujet des Sintés *estraixaria* en Italie. Par exemple, la plupart d'entre eux ne parlent pas allemand alors que la région dans laquelle ils vivent aujourd'hui est bilingue depuis au moins 1919, et que les non-Tsiganes avec lesquels ils interagissent sont en majorité germanophones. Par ailleurs, les grands-parents de nombreux Sintés adultes de cette région avaient la nationalité autrichienne jusque dans les années 1960, mais ils n'ont que peu de liens de parenté avec les Sintés d'Autriche, alors qu'ils en ont beaucoup dans le nord de l'Italie.

Les Tsiganes d'Europe centrale partagent une expérience commune : ils ont toujours été au centre de l'attention politique des États à des époques différentes. La présence des Tsiganes a poussé les États à créer des lois plus spécifiques afin de les dominer et de les contrôler plus efficacement. Comme l'a démontré Simoni (2000) dans un article sur la législation portant sur la mendicité en Italie durant les deux cents dernières années, les lois anti-Tsiganes avaient pour but de leur nuire sans jamais mentionner le mot « tzigane » dans les textes. Des politiques similaires ayant trait aux lois sur l'éducation ont été mises en avant par Okely (1994) et Liégeois (1988) pour l'Europe en général et par Mayerhofer (1987), Hohmann (1988), Krause (1989), Fricke (1991, 1996) et Wippermann (1997) pour l'Allemagne et l'Autriche en particulier. Dans les pays germanophones de nombreuses réglementations relatives aux écoles ont été instaurées pour régir des modes de vie spécifiques (adoptés, dans l'ensemble, par les Tsiganes) tels que le nomadisme. En Allemagne, une loi obligeant tous les enfants à être scolarisés, votée dans les années 1920, stipulait que les élèves n'étaient pas autorisés à changer d'école au cours d'un semestre, ce qui en pratique interdisait le nomadisme (Hohmann 1988 : 75–6).

Les États modernes en particulier et notamment, dans le cas étudié, l'Allemagne et l'Autriche (on connaît peu les stratégies politiques italiennes en ce qui concerne l'école) ont jugé qu'il serait possible de « résoudre le problème Tzigane » en instaurant des politiques éducatives ciblées, sévères et cruelles. En Wurtemberg, en Prusse et en Autriche, des enfants et même des bébés ont été retirés à leurs parents, sous prétexte que l'État devait s'assurer qu'ils reçoivent une bonne éducation (Fricke 1991, 1996 ; Mayerhofer 1987). Ainsi que l'ont montré Acton (1985) et Stewart (1995), le contrôle des Tsiganes a toujours gravité autour de trois domaines différents : leur travail, leur implantation, et leur scolarité.

Les expériences des Sintés *estraixaria* face aux politiques éducatives des deux siècles passés sont mal connues. Il est établi que jusqu'en 1919, dans le comté de Tyrol, il existait des lois scolaires assez spécifiques ciblant les enfants de fermiers (Rath 1991), mais l'on ignore si cette législation plus laxive s'appliquait aussi aux Sintés qui sillonnaient la région. Des exemples remontant parfois jusqu'à quatre générations montrent la manière dont l'État italien s'immisçait dans les problèmes familiaux : les enfants pouvaient être envoyés dans des logements administrés par le gouvernement, et une fois partis il devenait très difficile pour leurs parents et les autres membres de leur famille de récupérer leur garde.

Il est important de noter que depuis leur arrivée en Europe, les Sintés ont été en contact avec l'alphabétisation, pourtant les adultes que je connais n'ont pour la plupart que des connaissances incomplètes. Même en tenant compte de la théorie de Cook-Gumperz (1996) qui considère l'alphabétisation comme un phénomène construit socialement, ici la question se doit d'être posée : pourquoi la majorité des Sintés, après avoir vécu en Europe pendant six cents ans, ne voit-elle pas l'école comme un droit, mais seulement comme un devoir<sup>5</sup> ?

John Ogbu, anthropologue nigérian de l'école, fournit une indication sur la manière dont les autres minorités sont susceptibles de vivre l'école, grâce au concept de culture incluant l'expérience historique des minorités ethniques qu'il a élaboré. Ogbu a développé une typologie des minorités, dans laquelle il distingue trois groupes principaux : le groupe

---

<sup>5</sup> Ana Gomes (1998) a formulé cette question dans son ethnographie scolaire sur les Sintés *emiliani* à Bologne, et a ce faisant lancé un nouveau débat fondamental sur la théorie anthropologique de la scolarisation en général.